

XIV

Tu me demandes, ma bonne amie, si nous avons des projets pour cet été, si nous allons bientôt aller vers toi, comme c'était convenu. Hum! je ne sais que te répondre, et je crains que tu ne voies encore que mon écriture, d'ici à quelque temps. Je sais bien que je n'aurais qu'à dire à Landry: "Je vais chez Hélène". Il ne m'en empêcherait pas et me laisserait chez toi aussi longtemps qu'il me plairait; mais, tu comprends, et tu ne m'en voudras point, dans ces conditions, je n'y tiens pas. Nous ne sommes pas trop unis, je trouve. Mon mari est demeuré assez indépendant et assez libre; je ne veux pas qu'il goûte de nouveau à la vie de garçon: elle lui semblerait certainement délicieuse, maintenant qu'il a des rentes, et il verrait mon retour avec ennui.

J'avais cru qu'aussitôt passés les premiers jours du Salon, nous quitterions Paris... Mes parents sont installés à Versailles, comme tous les ans; j'avais timidement demandé si nous n'irions pas près d'eux. La maison est grande; et ils auraient été si heureux! Je n'ai jamais pu avoir de réponse nette; car c'est encore un trait caractéristique de mon mari, qu'on a toutes les peines du monde à lui faire prendre une décision, et dire clairement: "Faisons cela, allons ici". On se heurte toujours à des: "Je ne sais pas, nous verrons, que sais-je?" Et si on insiste, on l'agace, et c'est tout.

Je m'imaginai pourtant qu'un peintre serait enchanté d'être à la campagne, de voir un peu la nature, le grand soleil d'été, autrement que dans Paris... J'avais la naïveté de croire qu'il en profiterait pour travailler en plein air, faire du paysage, étudier ou simplement observer, en les admirant, les ciels infinis, aperçus autrement qu'entre deux rangées de murailles.

Enfin, hier, après une très chaude journée où j'avais eu la nostalgie de la campagne, je lui dis:

—J'espère que nous allons bientôt quitter cette fournaise. J'étouffe ici, car je n'ai jamais passé les étés à Paris.

—Que n'allez-vous tous les jours à Versailles? me demanda Landry.

—Venez avec moi, mon ami... ou si vous préférez, allons ailleurs... à la mer, à la montagne, où vous voudrez, mais partons... ou je tomberai malade...

Il a semblé réfléchir et, enfin, m'a déclaré que son intention était de visiter la Belgique et la Hollande, mais que ce voyage serait très fatigant... que d'ailleurs, il avait l'intention d'emmener Pierre Decamp. Enfin, il m'invitait à rester, c'était évident. Saas lui montrer aucun mécontentement, je consentis à son projet, et je lui dis seulement:

—Ecoutez, Landry, faites-moi plaisir, remettez ce voyage à la fin d'août, et dici là, allons ensemble quelque part.

Il a accepté, mais les discussions ont commencé sur le choix d'une villégiature. J'étais pour un endroit calme, retiré, où mon mari serait avec moi, m'apprécierait peut-être mieux et m'aimerait un peu enfin, car jusqu'à présent,

il faut bien me l'avouer, il m'a subie comme la rançon de sa fortune. C'est dur, c'est douloureux à constater, mais il faut avoir le courage de le reconnaître.

—La campagne! s'est-il écrié, mais j'y deviendrais enragé! Nouvelle discussion. Il adore la nature, prétend-il; il la comprend et la sent mieux que personne; mais le calme lui fait mal; la grande solitude l'accable, l'écrase, l'abrutit, que sais-je? Il lui faut la voir à travers la civilisation, les distractions mondaines... Donc, nous irons à Biarritz, qu'il ne connaît pas d'ailleurs, mais que je connais, moi, et que je déteste autant qu'Ostende ou Trouville.

—Je n'en admirerai pas moins l'Océan, m'a déclaré Landry. Quand l'humanité m'ennuiera, je tournerai le dos à la terre et je regarderai le large... Croyez-vous que tous ces gens empêcheront le soleil de se coucher glorieusement au-dessus des flots? Je ne vois que ce que je veux voir!

Rien à répondre à cela, n'est-ce pas?

Alors, ce matin, au déjeuner, mon mari m'interpelle:

—A propos, Odette, avant notre départ, il me faut des vêtements de plage... des choses chic... J'aurai besoin d'argent...

—Encore! m'écriai-je, mais, mon cher, si je vous donne toujours ainsi, il me faudra restreindre sur le reste, sérieusement.

Il a essayé de rire, m'appelant avare; mais j'ai dit que ce n'était pas une plaisanterie, qu'il fallait absolument aviser.

Je n'étais pas contente, cela se voyait et, je le reconnais, je fis même une allusion malveillante à l'emploi de cet argent que Landry avait dépensé.

Je crus qu'il allait bondir: il n'en fut rien et il me répondit très calme:

—Ecoutez, j'aime mieux vous le dire, si j'ai dépensé aussi vite, ce n'était pas pour moi... Cette pauvre Madame Massier, je ne puis la laisser dans la gêne. Elle a eu de terribles embarras. Deux termes en retard, et une ancienne dette devenue criarde... vous comprenez.

—Que ne travaillent-elles, elle et sa fille? ripostai-je, au lieu de s'habiller en esthètes et de parler "artiste"!

Landry a tâché de me calmer; il m'a rappelé son amitié pour le défunt époux de Mme Massier, la complaisance de celle-ci et de sa fille.

Enfin, il me faut encore subir cela, mais c'est tout de même un peu fort que cette femme vive à nos dépens. L'autre jour, certainement, les cinq cents francs étaient déjà pour elles. Si cela doit se répéter souvent, ce sera une source de fâcherie. Je veux bien être bonne, mais ne trouves-tu pas qu'ici c'est plutôt une mauvaise action, puisque nous encourageons cette jeune fille à être oisive, inutile et coquette et que nous la pousserons peut-être ainsi vers l'inconduite?

—Que ne vivent-elles autrement! Qu'elles sont donc peu frères, mon Dieu! d'accepter ainsi des autres!

Et Landry ne veut rien entendre là-dessus. Si j'insiste, il me trouve dure, me reproche de ne pas compatir à la misère... Non, vois-tu, je perds mon calme, je le sens, et mon système nerveux deviendra malade dans cette vie de